



## L'éthique de l'inconscient à l'heure de la robotique

Marie Tabarin

Difficile d'être lanceur d'alerte dans cette période où s'effritent *DSM-5*, *Human Brain Project*, etc. Tous ces projets ambitieux et coûteux arrivent au terme du crédit – scientifique – que l'on pouvait leur accorder.

À trop vouloir lutter contre l'incomplétude, on est tombé dans l'inconsistance et pour tenter d'y pallier, les approches dimensionnelles élaborées n'ont fait qu'accentuer le démantèlement de la clinique psychiatrique. Outre de beaux débats où chacun lutte avec ses arguments (le NIMH propose une reprise en main par le biais biologique et génétique qui validerait une nosologie cohérente), l'impact dans la pratique clinique est patent. La psychiatrie semble y perdre son âme.

Ces données s'infiltrèrent jusqu'au cœur de la formation où le premier maillon de la chaîne, les futurs psychiatres, internes, se voient infliger un enseignement dont les intitulés sont aussi excitants qu'une liste de course de supermarché : trouble du sommeil, trouble des conduites alimentaires, dysfonction sexuelle, trouble du contrôle des impulsions, trouble de la personnalité.

À ces restes sémiologiques répond un éclatement de prise en charge des patients : le trouble des conduites alimentaires en médecine quelle que soit la structure psychique sous-jacente, le trouble du sommeil à la clinique du sommeil, la dysfonction sexuelle chez l'urologue... La forclusion des signifiants propres de la psychiatrie, au nom d'un langage universel, efface des noms de maladies qui ouvraient à des représentations, à des associations et ébranlaient le désir de savoir.

Cependant, certaines structures psychiques sont vivaces. Pour preuve une étude publiée dans le *Journal of Neurology* qui vise à évaluer l'effet thérapeutique de la TMS (stimulation transcranienne magnétique). Cette technique est déjà identifiée comme active sur les TOC, la dépression, parfois la schizophrénie, les douleurs chroniques, et prometteuse en matière de télépathie. Là, il s'agit d'en étudier l'efficacité sur un groupe de patients dits neurofonctionnels. Je vous donne quelques indices pour deviner qui se cache derrière ce vocable : il s'agit avant tout de femmes, porteuses de pathologies neurologiques invalidantes – cécité, paraplégie, mouvements anormaux... – sans lésion identifiée du système nerveux, donc « d'origine mystérieuse », devant laquelle la médecine reste démunie et qui guérit de façon « miraculeuse et inattendue » lors d'une TMS à visée diagnostique. Indice supplémentaire : la recherche se déroule à la Pitié-Salpêtrière.

Les neurologues de l'institut du cerveau et de la moelle épinière, sollicités par toutes ces caractéristiques, élaborent des théories : la TMS inhiberait (ou activerait, au choix) des circuits

neuronaux, et de préciser « en dehors de tout effet de suggestion ». Des études randomisées à venir doivent étayer ces résultats encourageants (à Lyon, Genève...).

Si la biologie et la génétique n'ont pas pu pour le moment valider le redécoupage nosologique proposé par le *DSM-5*, la robotique semble engendrer – un peu à son insu – la création de groupes homogènes de patients et mettre à jour une forme d'éthique de l'inconscient où le désir d'exister s'infiltré dans la modernité qu'on lui propose.